

Nicole Martin

Les parcours de l'inhibition¹

L'inhibition n'est-elle pas la chose la mieux partagée ? Qu'on soit enfant ou adulte, psychanalyste ou pas, n'est-on pas contraint, dans certaines situations, de se protéger en inhibant nos capacités à penser, agir, parler, se lancer, prendre un risque... Mesures de précaution pour se protéger de quoi ?

Ce concept d'inhibition voisine avec celui de symptôme ce qui le rend presque invisible — « un symptôme mis au musée² » dira Lacan — et il est même absent de certains dictionnaires de psychanalyse. On peut penser que cette notion n'intéresse pas beaucoup les psychanalystes mais qu'elle a par contre la faveur des médecins, des psychologues, des neuroscientifiques, des enseignants et de quelques chercheurs comme les neurologues du XIX^e siècle.

La longue fréquentation d'enfants dits inhibés et mon questionnement sur leur silence bruyant, leur apragmatisme rempli de bruissements, leurs empêchements intellectuels, la force et la puissance de leur réserve mais aussi leurs actes ou acting-out, m'ont conduite à aller chercher les occurrences de l'inhibition dans l'œuvre de Freud et de Lacan. À l'époque déjà lointaine de ce travail, l'appropriation de leur théorie venait éclairer des comportements énigmatiques d'enfants présentant des difficultés dans le cadre de l'école. Elle me donnait à penser, à tricoter, tisser des hypothèses dans la praxis. Je ne listerai pas toutes ces occurrences mais reprendrai celles qui m'ont été précieuses pour élaborer dans l'après-coup ma pratique de psychopédagogue et qui constituent encore un socle utile dans le cadre de la cure d'adultes ou d'enfants. À ce jour comment réinterroger à l'EpSF cette notion d'inhibition ?

Dans l'œuvre de Freud on repère en 1895 dans « Esquisse d'une psychologie scientifique³ » l'inhibition nécessaire, bénéfique, positive, qui

¹ Intervention à la Réunion clinique sur « L'inhibition », le 15 novembre 2014 à l'IPT de Paris.

² J. Lacan, Le séminaire, Livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 19.

³ S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1991.

mène à la pensée et au jugement. Plus tard en 1925, dans *Inhibition, Symptôme et Angoisse*⁴ l'inhibition, comme le titre l'indique, est à proximité du symptôme et de l'angoisse, au bord du pathologique. Lacan reprenant quelques décennies plus tard ce texte freudien donnera sa version en proposant un tableau tout à fait passionnant pour comprendre le mouvement possible de l'inhibition vers le symptôme et l'angoisse — aller et retour, dirais-je.

On doit l'expression « inhibition de la capacité à apprendre » à Paul Federn⁵, un contemporain viennois de Freud, précurseur en son temps d'une prophylaxie des névroses par une nouvelle éducation, prophylaxie souhaitée par Freud⁶. Avec d'autres disciples il reprit les concepts de la psychanalyse au profit d'une pédagogie nouvelle s'en inspirant ; il créa la *Revue de pédagogie psychanalytique*⁷, qui parut de 1926 à 1937. Cette entreprise, même si elle fut vouée à l'échec du point de vue de son objectif — prévenir les névroses — aura en tout cas permis réflexion et confrontation entre pédagogues, éducateurs, psychanalystes pour que les enseignants puissent « entrevoir la complexité du psychisme⁸ ».

Le mérite de Paul Federn en s'approchant des enseignants et de leurs élèves fut d'avoir repéré comme *signes* de l'inhibition de la capacité à apprendre (expression plus intéressante que celle d'inhibition intellectuelle) ce que les enseignants appelaient *causes*. Les signifiants de l'époque étaient d'après Federn : *paresse, indolence, fatigue, inattention, rêverie, lenteur, entêtement, nervosité, excitation, timidité, peur*. Cette étiologie superficielle vaut encore dans la bouche d'enseignants non avertis aujourd'hui.

De la place que j'occupe aujourd'hui, psychanalyste, membre d'une école de psychanalyse, me retournant sur une pratique ancienne mais toujours vivace dans le souvenir et profitable à la conduite de certaines cures, comment penser l'inhibition, les inhibitions ?

⁴ S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1993.

⁵ P. Federn, « Le concept d'inhibition intellectuelle dans la théorie psychanalytique », in M. Cifali et J. Moll, *Pédagogie et psychanalyse*, Paris, Dunod, 1985, p. 111-129.

⁶ S. Freud, « L'intérêt de la psychanalyse » [1913], *Résultats, idées, problèmes I (1890-1920)*, Paris, PUF, 1984, p. 213 : « C'est entre les mains d'une éducation psychanalytiquement éclairée que repose ce que nous pouvons attendre d'une prophylaxie individuelle des névroses. »

⁷ *Zeitschrift für Psychoanalytische Pädagogik*.

⁸ J.-C. Filloux, « Préface », in M. Cifali et J. Moll, *Pédagogie et psychanalyse, op. cit.*, p. 3.

Pas de drame théâtral sans la procrastination d'Hamlet qui interroge le lien entre inhibition et acte. Pas de compréhension des étapes de la névrose du petit Hans sans saisir cet arrêt sur le balcon de la maison familiale et le renoncement à sortir. Pas d'inhibition sans son envers, c'est-à-dire la mise en mouvement, l'émotion la plus grande, au plus fort de l'angoisse : telle cette patiente qui, prise de panique dans un tunnel embouteillé, choisira des détours longs et compliqués pour rentrer chez elle tant que durera sa phobie, incapable de prendre le chemin précédent, arrêtée au bord du tunnel.

Que dire d'Ernesto, le personnage de Marguerite Duras dans *La pluie d'été* ? Mi-enfant, mi-adulte, (entre douze et vingt ans, dit sa mère), pris dans les filets d'un amour incestueux, aliéné à la bulle familiale, protecteur des *brothers* et *sisters*, il interroge la question du savoir et de la connaissance. Contraint de fréquenter l'école, il fugue, incapable de rester dans la classe et rentre chez lui avec cette sentence énigmatique : « Je retournerai pas à l'école parce que à l'école, on m'apprend des choses que je sais pas⁹ ». Pourtant, il y retournera mais au bord, à la porte, pour y voler le savoir et apprendre de manière osmotique. L'altérité, la rencontre avec l'inconnu, l'ailleurs, la surprise lui est impossible.

Quant à Freud lui-même, il fit partager à ses correspondants, surtout à Fließ, ses inhibitions et empêchements multiples (à écrire, à penser, à voyager, disait-il...).

Retour au Freud de 1895 et à L'Esquisse

Le terme inhibition appartient au vocabulaire médical, la première apparition et description du concept se situe au milieu du XIX^e siècle. Du latin *inhibere* le terme signifie arrêter, empêcher, suspendre, retarder et les auteurs de l'époque, médecins neurologues, physiologistes, insistent sur la dimension de l'acte, présent dans le phénomène de l'inhibition, acte des tissus nerveux qui détruit ou diminue une puissance d'action.

Tout au long de l'œuvre de Freud l'inhibition est présente. Pourquoi donc s'intéresser encore aujourd'hui à l'« Esquisse d'une psychologie scientifique », ce texte si difficile ? Né d'un jaillissement d'idées de Freud dans la période féconde de ses échanges épistolaires avec Fließ, ce texte est une fiction, la métaphore neuronique de la future réalité psychique. Nous sommes en 1895 et Freud, neurologue de formation, veut convaincre son entourage et son public du sérieux et de l'aspect

⁹ M. Duras, *La pluie d'été*, Paris, P.O.L., 1990, p. 22.

scientifique de ses recherches. Il écrit l'« Esquisse » en s'appuyant sur des bases physiologiques et physiques pour construire sa métapsychologie. À un tournant de ses élaborations, ce texte va servir de passage entre cette période de remaniements et la construction de l'hypothèse de l'inconscient. Après avoir écrit son projet en trois chapitres il l'envoie à Fließ et semble l'oublier. Si Freud se sépare de ce texte à peine né il en retiendra l'essentiel car cinq ans plus tard le chapitre VII de la *Traumdeutung* en est totalement imprégné. Il faudra attendre 1956 pour la première publication de ce texte précurseur.

Freud fait l'hypothèse selon laquelle les processus psychiques sont neuroniques. Il décrit un réseau de neurones constituant le moi, neurones traversés par des charges d'excitation. Certains neurones qui servent à la perception ne sont jamais altérés par le passage de l'excitation, d'autres gardent des traces de frayages de l'excitation. Ceux-là sont la mémoire des perceptions (traces mnésiques, dira Freud plus tard). Le principe dominant étant celui de l'inertie pour éviter le surcroît d'excitation qui mènerait au déplaisir, à la douleur, certains neurones mettent en place une dérivation, un détour que Freud appelle un investissement latéral inhibant, pour revenir à un seuil acceptable. Cette inhibition consiste à arrêter le passage d'une quantité émanant d'une image de déplaisir. Il s'agira de faire la différence entre la perception et la représentation, le souvenir.

Plus loin Freud introduit la notion de jugement en prenant l'exemple du nourrisson au sein quand il n'y a pas accord entre la perception et le souvenir. Le bébé affamé ne reconnaît pas l'objet sein qui se présente à lui sous un aspect inhabituel. Comme il a engrammé des expériences corporelles antérieures et gardé le souvenir d'une expérience motrice qui a transformé l'aspect du sein vu de face ou de profil, il peut s'adapter à une nouvelle situation par des mouvements du corps dans le but des retrouvailles avec l'objet perdu¹⁰.

¹⁰ S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse, op. cit.*, pp. 346-347.

Cf. *Esquisse d'une psychologie*, Toulouse, Érès, coll. Scripta, 2011, trad. S. Hommel, J. Le Troquer, A. Liégeon, F. Samson, p. 81, [16] « Le reconnaître et le penser reproduisant » : « Par exemple, supposons que l'image de souvenir en cause dans le vœu soit la vue complète de l'image du sein maternel et de son mamelon, mais que la première perception donnée soit une vue de profil du même objet, sans le mamelon. Dans le souvenir de l'enfant se trouve une expérience, faite fortuitement pendant la tétée, de telle façon qu'avec un mouvement déterminé de la tête, l'image totale se transforme en image de profil. L'image de profil qui est vue maintenant conduit au

Freud avance ainsi que l'écart, la discordance permet « la pensée jugeante¹¹ ». Le moi inhibiteur a fait son travail pour repousser l'image hallucinatoire devenue dangereuse. Il en tirera la conclusion qu'une perception non rattachée à l'expérience corporelle ne peut être ni comprise, ni reconnue.

Pour résumer et qualifier cette inhibition comme nécessaire et bénéfique à la construction de la pensée, retenons-en les fonctions importantes : elle empêche le déplaisir dû à la surcharge d'excitation, elle empêche l'investissement trop fort d'un objet non présent, elle coupe la route à l'hallucination, dangereuse quand celle-ci n'aboutit pas au retour de l'objet réel. Barrage à la jouissance, elle permet des réponses du corps dans un écart, une discordance entre perception et souvenir qui sera créatrice de la pensée. Le moi inhibiteur provoque la liaison de l'énergie et donc la transformation des processus primaires en processus secondaires.

Freud écrira qu'après avoir fini ce travail en une nuit, il ne se sent plus de joie¹². Malgré sa joie Freud continue à avoir des doutes sur sa construction qu'il nomme « charabia¹³ ». Il pressent que ce travail est le socle pour sa théorie de l'inconscient mais il ne sait pas que son texte prendra une place historique et sera anticipateur d'autres recherches beaucoup plus tard dans le domaine notamment des neurosciences. Voir par exemple les travaux d'Olivier Houdé et d'autres sur le rôle de l'inhibition

mouvement de la tête, un essai montre que sa contrepartie doit être accomplie et la perception de la vue complète est acquise. »

¹¹ S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse, op. cit.*, p. 349.

¹² S. Freud, *La naissance de la psychanalyse, op. cit.*, p.115, Lettre à Fließ du 20 octobre 1995 : « La semaine dernière, au cours d'une nuit de travail, arrivé au stade de malaise pendant lequel mon cerveau travaille le mieux, les barrières se sont soudain levées, les voiles sont tombés et je pus enfin voir clair à partir des détails de la névrose jusqu'à la condition même de l'état de conscience. Tout se trouvait à sa place, les rouages s'engrenaient, on avait l'impression de se trouver réellement devant une machine qui ne tarderait pas à fonctionner d'elle-même. Les trois systèmes de neurones, les états "libre" ou "lié" de la quantité, les processus primaire et secondaire, la tendance principale, la tendance du système nerveux aux compromis, les deux règles biologiques de l'attention et de la défense, les indices de qualité, de réalité et de pensée, la détermination sexuelle du refoulement et enfin les facteurs dont dépend l'état conscient en tant que fonction de perception, tout cela concordait et continue encore à concorder. Naturellement, je ne me sens plus de joie ! »

¹³ *Ibidem*, p. 126, Lettre à Fließ du 1 janvier 1996.

dans les processus d'apprentissage. Inhiber c'est penser¹⁴, dit-il : il s'agit d'inhiber la pensée intuitive, automatique, et de faire la chasse aux pièges quand l'application de la logique est nécessaire pour résoudre un problème. Inhiber l'illusion, voilà la théorie des néo-piagéticiens.

Fragment clinique : Fred

J'ai joué avec un enfant de sept ans à un jeu à règles choisi par lui, le jeu Puissance 4. Il ne le connaît pas, je le laisse l'explorer. Il s'agit d'aligner de manière horizontale, verticale ou en diagonale quatre pions en essayant de gagner mais aussi de faire barrage à l'alignement des pions du partenaire. Lui qui est totalement inhibé dans sa classe, se met à jubiler quand le jeu commence. Comme un tout petit quand il fait glisser ses pions dans le support pour remplir les cases vides, il rit, il glousse, tout à une expérience sensorimotrice, jouissant du rythme et du petit bruit que fait chaque pion, dans une grande excitation. Pour lui il n'y a rien à comprendre à ce jeu si ce n'est d'aligner des pions comme on emboîte des cubes. À un moment je lui montre que j'ai gagné en alignant mes pions. Pas de pensée, semble-t-il, pas de liaison, pas d'anticipation, pas de jugement...

Je tente de créer la surprise, le décalage, en lui proposant de suspendre son geste avant que je glisse mon quatrième pion en lui disant « regarde, je vais gagner ». Peu à peu l'énergie libre va finir par se lier dans ce jeu devenu un jeu de contrainte. Peu à peu l'enfant va passer d'un état d'hyperexcitation à un intérêt plaisant pour l'attention et la réflexion. En suspendant l'acte répétitif qui le comble car il remplit sans éliminer, il accepte la rupture et renonce à l'acte compulsif, répétitif, pour accéder à un certain plaisir de pensée.

Ce jeu à deux n'a pas a priori une vocation pédagogique dans le cadre d'un travail d'aide — il l'a peut-être de surcroît — il est surtout un moyen d'entrer en relation avec l'enfant réservé, inhibé, en y mettant de soi, comme Winnicott le faisait avec le squiggle¹⁵. L'adulte n'est-il pas là le « Moi inhibiteur » que l'enfant ne sait pas convoquer ?

Le schéma freudien de l'inhibition créatrice de la pensée nous apprend que la pensée liée au langage inhibe le passage à l'acte. Mais sans liaison avec le langage, les mots, c'est au contraire l'acte qui inhibe

¹⁴ O. Houdé, « Se développer, c'est apprendre à inhiber », www.larecherche.fr

¹⁵ D. W. Winnicott, *La consultation thérapeutique de l'enfant*, Paris, Gallimard, 1971.

la pensée. C'est à mon avis ce que nous présente cet enfant dans cette situation.

Concernant l'inhibition de la capacité à apprendre, Federn disait qu'« une grande partie du travail éducatif consiste à éliminer les inhibitions gênantes, l'autre partie consiste à imposer les inhibitions nécessaires¹⁶ ». J'ajouterai : à condition que l'inhibition gênante ne soit pas inconsciente.

Si le terme d'inhibition court dans toute l'œuvre de Freud (inhibition de la fonction, de la pensée, du développement, quant au but, de la création artistique, des pulsions...) il prendra un sens nouveau dans *Inhibition, symptôme et angoisse*. Entre l'« Esquisse » et ce texte de 1925 Freud a poursuivi la quête du rôle bénéfique du moi inhibiteur dans *L'interprétation des rêves* (1900) et dans *Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques* (1911) en rappelant inlassablement comment cette inhibition fait barrage aux excitations dangereuses provoquant déplaisir ou jouissance hallucinatoire pour ne retenir que les excitations supportables.

Inhibition, symptôme et angoisse

En 1925 on retiendra une nouvelle définition de l'inhibition, celle-ci n'a plus un rôle bénéfique, en tout cas pas la même utilité qu'en 1895. C'est une inhibition qui altère la fonction, acte de négation, inhibition pour éviter l'angoisse ou pour y mener en passant par le symptôme métaphore du sujet. Freud se place tout de suite du côté du pathologique et adopte des positions paradoxales tout au long du texte. Dans les premières pages de l'essai il donne une définition précise de l'inhibition : « L'inhibition est l'expression d'une limitation fonctionnelle du moi qui peut elle-même avoir des causes très diverses¹⁷ », mais plus loin il s'intéresse aux rapports de l'inhibition et du symptôme sur le versant névrotique. Dans cet essai Freud place les trois termes — inhibition, symptôme, angoisse — sur une même ligne alors que Lacan en 1962-63 précisera bien que ces trois termes n'ont rien à voir et les placera en diagonale. On ne peut plus lire Freud sans penser à la relecture de son œuvre par Lacan.

¹⁶ P. Federn, « Le concept d'inhibition intellectuelle dans la théorie psychanalytique », in M. Cifali et J. Moll, *Pédagogie et psychanalyse, op. cit.*, p.114.

¹⁷ S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse, op. cit.*, p. 4.

À l'école l'inhibition des enfants prend différentes formes

- il y a l'enfant en retrait, en réserve, au mutisme électif. Il n'est plus un sujet pensant dans la classe mais prend le statut de « celui qui ne parle pas », assujetti à son trouble. Aux yeux de l'enseignant c'est un timide. Après tout il ne dérange pas ;

- il y a l'enfant pragmatique : il ne fait rien, ne joue pas, dit parfois quelques mots, est isolé, en attente.... De quoi ? En relation duelle sa ritournelle dit : « je sais pas » ;

- il y a l'enfant au comportement disons ordinaire mais rétif à l'apprentissage de l'écrit, l'inhibition portant sur la lettre. Phobie de la lettre qui le regarde, comme disait Jean Bergès ? Interdit de penser pour éviter un conflit d'ambivalence ?

L'inhibition présente parfois les mêmes signes mais révèle la singularité de chaque enfant avec son histoire, sa culture, son inconscient, sa langue. Tous ces enfants ont des capacités. Cachées, en réserve, elles peuvent réapparaître à la faveur d'une rencontre avec un tiers. L'inhibition de la capacité à agir, parler, penser, apprendre, tracer... va bouger mais pour aller où ? Ce qui est invisible et caractérise tous ces enfants empêchés devient perceptible dans l'approche individuelle : la retenue de mouvements prêts à se libérer, les chuchotements presque inaudibles pleins de gros mots, le pulsionnel qui va déborder, (et cela se produit parfois quand le bouchon de l'inhibition saute). L'inhibition, une affaire de corps et d'imaginaire, dira Lacan.

Dans son essai de 1925 Freud ne consacre que le premier chapitre à l'inhibition, y développant que l'inhibition peut être une mesure de précaution mise en place pour éviter un conflit avec le ça ou le surmoi et dans le cas du deuil la conséquence d'un appauvrissement en énergie. Plus loin il parlera du symptôme d'inhibition. Dans le cas du petit Hans et du recours à la phobie il ne s'intéresse pas vraiment à l'inhibition mais problématise la question du danger externe et du danger interne, le cheval qui pourrait mordre étant le substitut du père et de la menace de castration.

Aussitôt que le moi a reconnu le danger de la castration, il donne le signal d'angoisse et inhibe, au moyen de l'instance plaisir-déplaisir, d'une manière que nous ne pouvons pénétrer plus avant, le processus d'investissement menaçant dans le ça. En même temps s'effectue la formation de la phobie¹⁸.

¹⁸ *Ibidem*, p. 49.

Cette construction de la phobie est pour Hans un recours contre l'angoisse. Il est obligé d'en passer par cette épreuve pour sortir de la triangulation mère/enfant/phallus inexistant et faire intervenir en place de quart, le père. Place d'un père que Hans appelle de toutes ses forces par ses constructions mythiques.

Dans la cure des enfants ou adolescents sur le versant phobique, l'inhibition porte par exemple sur l'impossibilité de franchir le seuil de la maison pour aller au collège ou sur l'impossibilité de répondre au professeur qui l'interroge. Malgré une leçon apprise, retenue, c'est le trou, rien ne peut se dire. Les troubles somatiques prolifèrent : maux de ventre, maux de tête, malaises, vomissements, conduisent aux absences répétées ou au passage par l'infirmerie. Pour les plus jeunes l'impossibilité de rester seul ou de rencontrer l'altérité en dehors du lien familial signe une angoisse repérable. L'accès aux rêves, aux fantasmes, peut faire bouger les lignes. Mais à l'école, hors cure, comment problématiser les inhibitions massives ou partielles, comprendre le lien avec l'angoisse, présente ou facultative comme le dit Freud ? Sans verser dans l'application de la psychanalyse nous pouvons repérer les signes des glissements de l'inhibition et en cela Lacan est d'un grand apport.

1) Tableau proposé par Lacan¹⁹

	Difficulté →		
m o u v e m e n t	Inhibition	Empêchement	Embarras
	Émotion	Symptôme	X
	Émoi	X	Angoisse

¹⁹ J. Lacan, *L'angoisse*, op. cit., p. 22, séance du 14 novembre 1962.

Dans ce tableau, inhibition - symptôme - angoisse ne sont plus alignés mais en diagonale. Ils sont placés sur deux axes, celui horizontal de la difficulté, celui vertical du mouvement. L'inhibition est au croisement : moindre difficulté, moindre mouvement. Le sujet est figé, statufié, la locomotion arrêtée, la fonction suspendue car le désir est voilé, interdit.

Sur la ligne horizontale, de la moindre à la plus grande difficulté, on trouve la triade inhibition, empêchement, embarras. Empêchement signifie être pris au piège, nous dit Lacan. Embarras fait allusion à la barre, le sujet est revêtu de la barre, forme légère de l'angoisse. Sur la ligne verticale du moindre au plus grand mouvement, on trouve la triade inhibition, émotion, émoi. Émotion se réfère étymologiquement au mouvement avec une idée « d'appel au désordre », à « l'émeute²⁰ ». Émoi, c'est le trouble le plus profond. Au croisement de l'empêchement et de l'émotion Lacan a positionné le symptôme en ajoutant que « être empêché c'est un symptôme, et inhibé c'est un symptôme mis au musée²¹ ». Au plus fort de la difficulté et du mouvement, Lacan place l'angoisse, qualifiée d'affect.

Aux places marquées X dans ce tableau Lacan écrira : *passage à l'acte* et *acting-out*. Dans l'ordre du mouvement et de la difficulté tous deux ont affaire au symptôme. En 1976, au Congrès de Strasbourg, Lacan proposera dans son École un travail sur « Inhibition et Acting out », qu'il dira tous deux situés aux « confins de l'analyse²² ». Au terme de ces journées de travail, remerciant les participants il déclarera avoir été comblé mais non satisfait, et regretter l'absence d'articulation entre les deux notions.

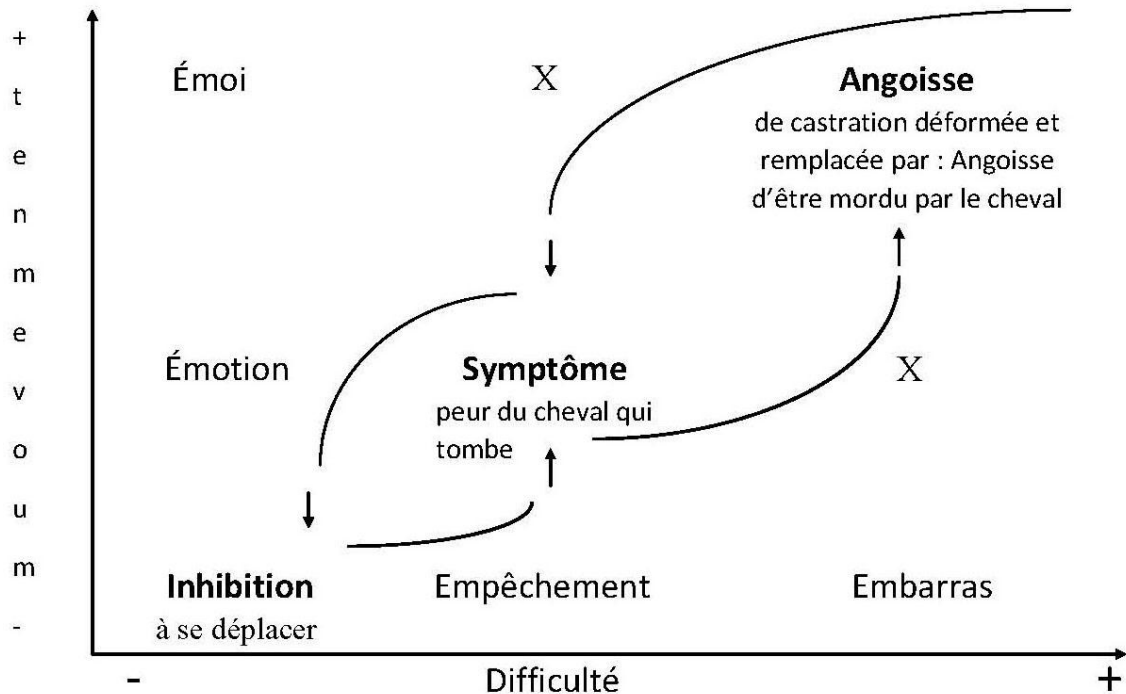
Ci-dessous, je propose une figuration de la construction phobique de Hans à partir du tableau de Lacan. Il m'a semblé judicieux aussi de le retourner en plaçant l'inhibition en bas, le parcours se faisant de l'inhibition (le repli) vers l'angoisse via le symptôme.

²⁰ *Ibidem*.

²¹ *Ibidem*, p. 19.

²² J. Lacan, IX^{ème} Congrès de l'EFPP, *Lettres de l'EFPP* n° 19, p. 555.

2) Tableau de Lacan retourné pour figurer la montée vers l'angoisse de Hans



Ce tableau peut apporter un éclairage tant sur l'expérience analytique que sur le travail d'aide auprès des enfants dont l'inhibition fait symptôme dans l'institution. L'idée d'un bouclage, d'un aller et retour entre inhibition, symptôme, angoisse — ce que j'appelle : faire le téléphérique — intéresse au plus haut point la clinique des enfants qui voyagent entre repli, retrait, mutisme et excitations pulsionnelles. Ne rien dire, se taire ou chuchoter pour dire « je sais pas » ou tout à coup se mettre à pleurer, ou cracher sa colère, se rouler à terre, puis bouder, tourner le dos... j'appelle cela faire le téléphérique ou l'ascenseur entre inhibition, symptôme, angoisse : aller et retour, montée et descente. Le mouvement, le déplacement sont à l'œuvre quand le sujet divisé choisira de bouger ou pas.

Il est des inhibitions massives de courte durée : enfant de la deuxième génération d'immigrés du Maghreb, une certaine petite fille de Cp s'en est tenue à l'inhibition et est sortie du tableau de Freud et Lacan, si j'ose dire, en quelques séances. Qu'as-tu fait ? me dit l'instit. Rien de spécial, joué, parlé, dessiné. En fait, sortir du groupe classe et trouver dans le lieu scolaire un adulte de recours, une autre figure, a fait sauter le bouchon de l'inhibition à parler, à apprendre, à être élève pour que la souplesse psychique retrouvée, comme à la maison où sa vie était assez

facile, se transfère dans la classe. Était-ce ce que Freud appelle un symptôme d'inhibition ? **L'inhibition la protégeait d'un risque imaginaire mais l'inhibition levée toutes les fonctions et capacités s'épanouirent.**

Plus impressionnante cette inhibition qui vire à l'empêchement, au symptôme : l'enfant qui obéit à la parole du père le conduisant à l'école : « ne pas parler ». Celui-là, cinq ans, ne parlera jamais en classe, chuchotant à peine dans la cour. Il se mettra à parler au moment où il apprendra à lire, le texte écrit n'interrogeant pas ses affects. L'enseignante s'en plaindra toujours, le trouvant encore trop réservé. **Identification au surmoi paternel, menace insupportable ?**

L'inhibition levée qui se transforme en acting out ou passage à l'acte, a souvent conforté mes intuitions concernant la violence, l'agressivité, disons les pulsions actives mais cachées sous le masque figé de l'inhibition. On le voit dans le cadre de l'aide aux enfants qui rencontrent des difficultés à l'école, mais aussi dans la cure quand le patient aux prises avec le transfert va opérer un mouvement substituant à la discrétion ou au bégaiement ou à un corps noué et replié, une logorrhée vindicative à l'adresse de l'analyste ou une sortie de cure dans le réel.

K.: enfant mutique à l'école maternelle, en grande section, vient un jour vers son institutrice loin des autres enfants et lui dit « voitu... » en lui tendant une petite voiture tout en nous regardant tour à tour car je ne suis pas loin. Ces premiers mots à l'école et quels mots ! n'arrivent pas là par hasard. Je représente quelqu'un d'autre, ni enseignant, ni parent, à la fois dedans et dehors. Plus tard, j'ai la bonne mauvaise idée d'inviter mère et enfant à venir dans mon bureau, où la mère se met à gronder vertement l'enfant dans sa langue maternelle. K. à genoux au sol joue avec des petites voitures, écoute sa mère tête baissée puis se met à pleurer abondamment et bruyamment. La mère est fâchée de cette différence entre l'enfant de la maison et l'enfant de l'école. Elle m'autorise à travailler avec son fils qui après ce débordement émotionnel proche de l'effroi — enfin à mes yeux (je crois d'ailleurs que c'était moi la plus effrayée) — va se mettre de séance en séance à porter son énergie dans des activités ludiques et parlées.

Le risque était grand de recevoir mère/enfant sans traducteur. Dans la situation j'ai provoqué un **acting-out** de l'enfant car les sanglots, s'ils résultaient de la violence maternelle, m'étaient me semble-t-il adressés. Après la crise, la mère est partie, l'enfant est resté et nous avons

pu travailler. L'enfant mutique aux yeux qui brillaient d'un certain désir d'être dans une relation de parole a dû passer par cet épisode douloureux pour faire un pas, le pas de son propre désir empêché jusque-là.

Winnicott n'est pas loin quand le play ou le game nous viennent en aide mais aussi quand on se souvient de ce qu'il disait à propos de l'enfant à la spatule : attendre que le désir de l'enfant pour le jeu soit perceptible, sensible, pour supporter la rencontre ludique avec l'autre sans danger.

3) tableau complet de Lacan²³

		Difficulté →		
m o u v e m e n t ↓	Inhibition	Empêchement	Embarras	
	Émotion	Symptôme	Passage à l'acte	
	Émoi	Acting out	Angoisse	

J'évoquerai ici — sans m'y attarder malgré leur importance — les destins de la sexualité infantile et de la curiosité toujours déçue du petit d'homme que Freud développe à partir de Léonard de Vinci. Soit l'intelligence est entravée, inhibée comme la sexualité refoulée ; au contraire la pensée est sexualisée, c'est la rumination obsessionnelle quand la curiosité n'est pas absorbée par le refoulement ; ou encore la sublimation permet d'éviter la pensée sexualisée, la mettant au service de la curiosité intellectuelle — vocation de Léonard selon Freud.

Ce qui m'a intéressée dans ce travail sur l'inhibition c'est le caractère différent de l'inhibition selon qu'elle est bénéfique et nécessaire à la construction de la pensée ou qu'elle est mesure de précaution contre l'angoisse, angoisse de castration selon Freud. Je ne peux que continuer à poser des questions :

²³ J. Lacan, *L'angoisse*, op. cit., p. 93, séance du 19 décembre 1962.

L'inhibition invalidante est-elle toujours liée au danger de la castration ?

N'est-il pas nécessaire, concernant les difficultés de l'enfant en classe, de s'écarter du lien inhibition-symptôme-angoisse pour travailler sur la question de l'inhibition « pure » sans recourir à l'idée de pathologie ?

Qu'est-ce qui se fabrique quand l'inhibition dérangeante est levée : un symptôme ? un déplacement de symptôme ?